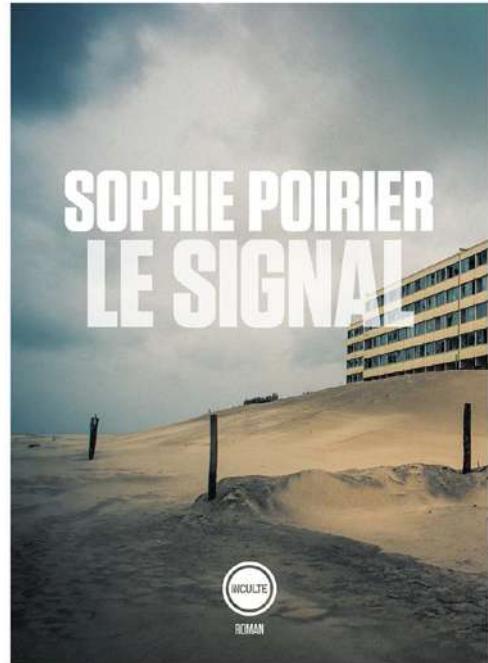


2022-2023

REVUE DE PRESSE

Le Signal, Sophie Poirier
éditions Inculte



Diacritik, Arnaud Jamin

« Sophie Poirier et Le grand ensablement. *Le Signal.*»
11/02/2022

Sud-Ouest Dimanche, Olivier Mony

« *Le Signal, la mer, la mer, jusqu'à que la nuit tombe*»
20/02/2022

Diacritik, Christine Marcandier

« *Le Signal est romanesque, Sophie Poirier biographie d'un immeuble et rêve d'histoire.*»
14/03/2022

Matricule des anges, Jérôme Delclos

« *Le sable y est. À enquêter sur un bâtiment vidé de ses habitants, Sophie Poirier construit et habite sa propre quête.*»
n°231, mars 2022

Librairie Charybde, Note de lecture, Hugues Robert

« *Le Signal. D'un immeuble en bord de plage, puissamment symbolique et voué à la démolition, extraire une intense et poétique histoire d'amour incalculable.*»
30/03/2022

Le Monde des Livres, Pierre Edouard Peillon

« *Signal des temps*»
05/05/2022

L'Humanité, Alain Nicolas

« *Sophie Poirier dit adieu au Signal, rêve vaincu par l'océan*»
30/06/2022

Le Masque et la Plume, France Inter

Conseillé par la critique
31/07/2022

L'Obs, Émilie Brouze

« *La démolition de « Signal » provoque un chagrin d'amour*»
05/02/2023

30/03/2022 08:07

Sophie Poirier et le grand ensablement (*Le signal*)



DIACRITIK

— LE MAGAZINE QUI MET L'ACCENT SUR LA CULTURE —

Arnaud Jamin / 11 février 2022 / Rentrée d'hiver 2022, Un livre un lieu

Sophie Poirier et le grand ensablement (*Le signal*)



© Olivier Crouzel Sophie Poirier Le Signal © éditions Inculte

Peut-on tomber physiquement amoureuse d'une forme architecturale et entretenir avec elle une relation jusqu'à la séparation ? C'est exactement le genre d'expérience que Sophie Poirier a vécue avec un immeuble installé à même la plage sur la côte Atlantique. Son roman *Le Signal* – du nom de ce lieu étonnant – est passionnant.

En 2014, l'auteure découvre à Soulac-sur-Mer en Gironde un grand édifice vidé de ses habitants et menacé par l'érosion dans la proximité dangereuse de l'océan. Coup de foudre total, il déclenche la joie inouïe de l'exploration, celle de l'enfance retrouvée. Avec

30/03/2022 08:07

Sophie Poirier et le grand ensablement (Le signal)

Un ami, elle s'enfonce dans les appartements où la vue est pleine sur l'océan. Dans ce grand cadre, s'ouvre aussi l'espace du passé et des traces de vie des anciens habitants. « *Comme je n'abîmais rien, ne faisant que passer et regarder, sur la pointe des pieds dans leur vie, je chuchotais au lieu de parler, je me sentais proche d'eux, de leur histoire, alors que j'étais illégalement chez eux, dans une propriété privée, et comme les autres, à pénétrer leur domicile. Une intruse de plus, animée d'une pulsion scopique double : voyeuse de vies et de mer.* » Un véritable amour pour la forme abstraite de ce grand rectangle de quatre étages s'installe et là voilà multipliant les visites interdites. « *À chaque fois que je suis revenue, désobéissant à l'injonction de ne pas entrer, j'ai ressenti cette même excitation.* »



30/03/2022 08:07

Sophie Poirier et le grand ensablement (*Le signal*)

© Olivier Crouzel Sophie Poirier Le Signal © éditions Inculte



Nous sommes tout aussi émus alors que le récit de l'histoire de cette bâtie moderne mais déjà condamnée s'installe : *Le Signal* est déclaré en péril par le préfet et l'évacuation de l'immeuble est prévue les 24 et 25 janvier 2014. Qu'à cela ne tienne, avec le photographe et vidéaste Olivier Crouzel (le fameux ami dont on admire les images en fin d'ouvrage), elle organise sur place une installation sauvage en hommage au bâtiment; c'est une réussite esthétique au bord de l'eau et du désastre. « *Éclatant ainsi dans la nuit, il semblait tellement faire face, avec une solitude flagrante. Je le trouvais déchirant et majestueux.* » C'est que ce « il », qu'un discours bassement savant affligerait du mot « personnification » possède toutes les qualités d'un authentique être. Alors qu'il doit disparaître, le building change comme un corps, se simplifie en maigrissant puis se désossant. Il est même nécessaire de le nettoyer, de le « curer », évoquant par là une dépouille que l'on prépare pour la tombe. La lecture psychanalytique peut intervenir et Sophie Poirier, née en 1970 (l'année de livraison prévue pour les appartements du Signal), en donne les clés. « *À Gradignan, la maison familiale où j'ai vécu enfant, d'abord avec ma mère et mon père, puis avec ma mère et son nouveau mari, a été vendue aussi. En fait, depuis 2014, je n'ai plus un seul endroit lié au passé, je n'entre plus dans aucun, je peux les voir uniquement de dehors, comme une spectatrice.* »



© Olivier Crouzel Sophie Poirier Le Signal © éditions Inculte

Mais là aussi ce seul angle ne suffit pas à dire ce dont il est question et n'épuise pas l'intention profonde du roman : la narratrice, à pas de loup et comme nous tous, cherche une cabane métaphysique qui pourrait réconforter au-delà de la sécurité d'une famille et

30/03/2022 08:07

Sophie Poirier et le grand ensablement (Le signal)

d'une demeure. Où est l'abri dans notre époque et comment faire face à la solastalgie générale dont la disparition de l'immeuble est le symbole ? Voilà, de quoi cet immeuble est-il le Signal sinon de la lente catastrophe inévitable, absolue, documentée de la civilisation humaine ? L'auteure voit en très grand « *La folie des hommes, quand ils trafiquent dangereusement du côté de l'absurde, à jouer à la fois avec la beauté et le massacre.* » Plus loin que l'analyse en creux de la disparition de la classe moyenne et de la fin des faux idéaux nés dans et des trente glorieuses, c'est bien l'humanité toute entière qui se tient dans le vide laissé par les habitants évacués d'un immeuble installé trop près de l'eau. Mais ce lieu qui lui est aussi cher qu'une personne ou un abri magique tient à la fois de la menace et du salut.

Parce qu'enfin contre les bourrasques de vent ou de sable, c'est l'écriture de la narratrice qui se lève et qui tient. L'art, la photographie, la littérature pour ne rien laisser couler vers la mort, pour ne pas nous enfoncer.



Sophie Poirier, *Le Signal*, éditions Inculte, février 2022, 140 p., 13 € 90

Lire ici l'article de Christine Marcandier, « « **Le Signal est romanesque** » : Sophie Poirier, biographie d'un immeuble et rêve d'histoire ».

Publié dans Rentrée d'hiver 2022, Un livre un lieu et tagué Arnaud Jamin, éditions Inculte, Diacritik, Le Signal, Rentrée d'hiver 2022, Sophie Poirier, Soulac-sur-Mer. Ajoutez ce permalien à vos favoris.

24 « SUD OUEST » ET VOUS

« Le Signal », la mer, la mer, jusqu'à ce que la nuit tombe

L'auteure bordelaise Sophie Poirier signe une merveilleuse rêverie et promenade autour de cet immeuble vide et abandonné, à Soulac-sur-Mer, en Gironde, devenu malgré lui un symbole de l'érosion inexorable du littoral

Olivier Mony

C'est une barre d'immeuble posée sur la dune. Du béton un peu salé par les ans, quatre étages, plusieurs dizaines d'appartements, tous avec vue sur mer. Un témoignage parmi d'autres d'une architecture fonctionnaliste qui fit florès sur nos côtes durant les années 1960-1970, destinée à vendre un rêve émouvant et fragile de « quant à soi » pour les classes dites moyennes.

Ce bâtiment, un peu moche à l'extérieur, sublime à l'intérieur, dès lors qu'il s'ouvre sur les horizons sans cesse renouvelés de l'océan, c'est le Signal à Soulac-sur-Mer (33), devenu bien malgré lui un symbole. Celui de la vaine lutte contre vents et marées, contre l'ensablement et l'érosion inexorable du trait de côte, jusqu'à devoir s'avouer vaincu. Et ses habitants avec lui. Arrêté de mise

Elle y croise quelques-uns de ceux qui ont tout perdu, leur appartement comme leurs souvenirs

en péril, évacuation des lieux, destruction programmée, la chronique d'une mort annoncée. Sans fleurs ni couronnes.

Une histoire d'amour
Seulement voilà, il en va des sites comme des gens : il suffit parfois d'un seul vrai regard porté sur eux pour que les bergères se révèlent reines. Ce regard, ici, c'est celui de Sophie Poirier, une auteure bordelaise. Son livre, « Le Signal », donc, est une merveilleuse rêverie et pro-



Le Signal, « paquebot » fantomatique de la petite ville médocaine et rêve fracassé. GUILAUME BONNAUD / SUD OUEST

menade en même temps qu'une juste entreprise de réhabilitation. Je tout se confondant en une histoire d'amour. Elle écrit : « Pourtant, il fallait le voir dans la belle lumière du soir, quand la mer se retirait loin et qu'on le regardait depuis l'eau. L'équilibre de sa forme radicale, le soleil qui brillait dans les vitres, cette couleur beige qui éclatait – on peut dire de mille feux, il avait l'air en or. Je suis tombée en amour de cet immeuble. »

Bref, elle y vient, elle y re-

vient, souvent accompagnée de son ami, l'artiste et photographe Olivier Crouzel (auteur des magnifiques clichés publiés à la fin du volume). Elle y croise quelques-uns de ceux qui ont tout perdu, leur appartement comme leurs souvenirs. Elle imagine la vie des autres, les déjà partis, jamais revenus.

L'écumé de jours comptés
Lors d'un séjour sur une île grecque, un hôtel abandonné la ramène encore, comme les traces laissées par la marée,

vers ce « paquebot » fantomatique de la petite ville médocaine. Dans ce désastre infini, là où tout n'est plus pour elle que luxe et beauté, couleurs aussi. L'orange de la moquette d'un salon déserté ou du soleil couchant, le vert, le gris, le bleu... Le bruit du vent, celui de la mer, les cris des mouettes et des corbeaux un jour perchés opportunément sur le toit de la bâtie.

Ce qu'elle entend, ce qu'elle observe, c'est tout cela à la fois, l'écume de jours qui sont désormais comptés. Un en-

droit tout de même où se tenir en toute dignité dans l'attente de la fin. Comme celle de cet écrivain voisin, qu'elle évoque à demi-mot et qui s'appelait Eric Holder. Des années passées à lire, à écrire, à attendre, à être la gardienne d'un rêve fracassé... Il faut à cela une vraie maestria, la prescience de la juste distance. C'est le cas. C'est admirablement vu, donc écrit, dans ces pages.

« Le Signal », de Sophie Poirier, éd. In-cuté, 140 p., 13,90 €.

« Le Signal est romanesque » : Sophie Poirier, biographie d'un immeuble... <https://diacritik.com/2022/03/14/le-signal-est-romanesque-sophie-poirier...>



DIACRITIK

— LE MAGAZINE QUI MET L'ACCENT SUR LA CULTURE —

Christine Marcandier / 14 mars 2022 / Livres, Rentrée d'hiver 2022

« Le Signal est romanesque » : Sophie Poirier, biographie d'un immeuble et rêve d'histoire



© Olivier Crouzel Sophie Poirier Le Signal © éditions Inculte

Le *Signal* de Sophie Poirier est placé sous l'exergue d'une phrase d'Emmanuel Hocquard : « on aimerait que la qualité d'une architecture ne tînt ni à sa démesure, ni à son aspect spectaculaire et/ou spéculatif, mais au rôle qu'elle joue,

« Le Signal est romanesque » : Sophie Poirier, biographie d'un immeuble... <https://diacritik.com/2022/03/14/le-signal-est-romanesque-sophie-poirier...>

éthiquement, dans le paysage et les vies qui l'incorporent ». C'est dire que si le Signal impose sa barre de 4 étages et son énorme « masse rectangulaire » sur une plage de Soulac sur la côte Atlantique, ce ne sont ni cette démesure ni cet aspect spectaculaire qui ont conduit l'autrice à centrer son livre sur un immeuble... mais plutôt le paradoxe qu'il figure puisqu'il est « si fragile, si prêt du bord », sous la menace d'une montée du niveau de la mer. *Le signal* dit une beauté sidérante parce que disjonctive comme une double cristallisation amoureuse. Dans sa « solitude flagrante », le Signal est signe, multiple, et concentré de plusieurs époques, des années 70 à aujourd'hui.



© Christine Marcandier

On se souvient que dans *Rêves d'histoire* (Verticales, 2014), **Philippe Artières** proposait un « ouvrage d'histoires potentielles » (titre de la postface du livre), soit un certain nombre d'objets dont d'autres auteurs ou lui-même pourraient se saisir pour cartographier un « territoire, celui d'une histoire de l'ordinaire à la jonction de Perec et de Foucault ». Le livre, « recueil de variations d'histoires contemporaines », se terminait sur 15 doubles pages vierges, comme une invitation à écrire et imaginer d'autres rêves d'histoire. Artières a puisé dans ses propres hypothèses documentaires, que l'on pense à Banderoles, à *Au fond*, à *Vie et mort de Paul Géry* ou au plus récent *Dossier sauvage*. Mais d'autres livres, écrits par d'autres, peuvent être rattachés aux propositions d'Artières. Pensons à l'antérieur *Immeuble* de Will Eisner ou aux sublimes *Paris Fantasme* de Lydia Flem (non pas un mais tous les bâtiments de la rue Férou) et *209 rue Saint-Maur* de Ruth Zylberman, sous-titré *Autobiographie d'un immeuble*.

En 2014, Artières exhortait à « prendre au sérieux Georges Perec et sa *Vie mode d'emploi* en dressant la monographie d'un immeuble », en faisant « l'histoire d'un lieu sur plusieurs centaines d'années à partir des traces qu'ont laissées ses habitants dans les archives mais aussi les récits oraux qu'ils pourraient en faire ». Un immeuble est le cadre d'« histoires très diverses », un lieu d'habitation qui juxtapose parties communes et espaces privés, une double dimension qui se donne à lire dans des traces, des indices, des

« Le Signal est romanesque » : Sophie Poirier, biographie d'un immeuble... <https://diacritik.com/2022/03/14/le-signal-est-romanesque-sophie-poirier...>

~~signaux.~~ Sophie Poirier ne peut se plonger dans une histoire pluri-centenaire puisque le Signal a été pensé et construit dans les années 70. Mais son projet répond, sur un versant littéraire, au rêve d'histoire d'Artières, même si l'impulsion du livre ne se formule pas ainsi, qu'elle est de l'ordre de l'évidence intime : elle a « aimé, sans rationalité », ce « bâtiment dont le destin est de disparaître bientôt ». Mais il est aussi bien la lignée assumée et comme empêchée d'un Perec quand l'autrice regrette de ne pas avoir « dressé un inventaire strict et systématique » des objets laissés sur place par ses habitants expropriés, « comme Georges Perec l'aurait fait ». Pourtant son récit est ailleurs, sa saisie singulière.

Le Signal est *là*, imposant, remarquable par sa position au bord de l'Océan, déjà vidé de ses habitants quand Sophie Poirier le découvre sur la plage de Soulac. Des grilles l'entourent. Le Signal est intermittent, un entre-deux : présent et bientôt disparu, interdit et ouvert encore puisque les grillages n'empêchent pas vraiment de passer. Entrer malgré les panneaux et arpenter les couloirs et appartements désertés provoquent le même frisson d'interdit que certaines explorations de l'enfance. L'immeuble craque, siffle — « ce n'était pas un immeuble mais un bateau » —, il résiste, et puisqu'il n'est plus habité, c'est lui qui habite, qui hante.

Quand Sophie Poirier, accompagnée d'Olivier Crouzel qui prend des photos et filme, entre pour la première fois dans le Signal, elle découvre deux chaises dépareillées dans un appartement vide, face à une immense baie vitrée qui donne sur l'océan, comme si tout avait été arrangé, pré-vu, comme si l'immeuble s'offrait au rêve et à l'écriture, à une saisie par l'image. La photographie clôture le livre publié aux éditions Inculte, comme la boucle infinie d'un seuil puisque tout commence et tout finit là.



« Le Signal est romanesque » : Sophie Poirier, biographie d'un immeuble... <https://diacritik.com/2022/03/14/le-signal-est-romanesque-sophie-poirier...>



© Olivier Crouzel Sophie Poirier *Le Signal* © éditions Inculte

L'immeuble témoigne de quelques utopies architecturales des *seventies* : il borde l'océan et offre aux appartements un accès direct à la plage. Mais le XXI^e siècle rase ces utopies : les 200 mètres de cordon dunaire sont devenus 40 puis 20 puis 10, malgré les tonnes de sable déversées pour nier l'érosion que la mer, *toujours recommencée*, emporte. L'immeuble a été comme posé sur le sable, ses fondations ne sont pas assez profondes pour résister à l'océan. Les 24 et 25 janvier 2014, le Signal est évacué... Au livre de désormais occuper les sols, de prélever et rassembler les archives démembrées d'une vie quotidienne antérieure, quelques chaises, un dictionnaire solidifié par l'humidité et le sel qui peut apparaître comme l'image en creux du livre, sa miniature formelle et lexicale, un recueil et des mots comme matériaux d'une (re)construction littéraire et scripturale.



© Olivier Crouzel Sophie Poirier *Le Signal* © éditions Inculte

Pendant des mois et des mois, Sophie Poirier revient au Signal qui agit sur elle comme un aimant — au point qu'elle retrouve même en Grèce, face à l'insulaire Hotel White Beach

« Le Signal est romanesque » : Sophie Poirier, biographie d'un immeuble... <https://diacritik.com/2022/03/14/le-signal-est-romanesque-sophie-poirier...>

qui « se superposait » à lui. D'année en année, l'immeuble se dégrade, il est attaqué par les éléments comme par ses visiteurs, des tags recouvrent tout, le vandalisme est roi, et l'autrice écrit aussi ces strates, cette « mémoire éventrée », cette « intimité exposée ». Il s'agit désormais d'*intervenir*, au sens artistique du terme, de consigner pour elle, de filmer pour Olivier, de proposer une architecture mouvante à l'image de cet immeuble en métamorphoses. Le Signal devient, par exemple, écran de projection, comme le 21 mars 2015 où s'annonce la marée du siècle. Tandis que les images d'Olivier Crouzel défilent, Sophie Poirier lit *46 fois l'été*, « une fiction poétique inspirée de l'immeuble abandonné ». Peu à peu le Signal se dépouille en effet de sa forme architecturale et quotidienne, celle d'un lieu de vie, pour entrer dans son existence artistique, celle d'une représentation qui n'est pas une désincarnation — alors même que le bâtiment désamianté, désossé laisse pourtant peu à peu apparaître son « squelette ».

Le livre de Sophie Poirier est incarné et nourri d'histoires, il est recueil de vies, récits du combat d'habitants qui ont eu le sentiment d'être spoliés par une évacuation sans indemnisation. Le Signal n'est ni la « verrue » à laquelle beaucoup le réduisent (une barre qui dépare une plage) ni d'ailleurs seulement le symbole grandiloquent du dérèglement climatique que d'autres ont vu en lui. Il est le témoignage d'une époque des possibles (les années 70) comme de celle où ces utopies se défont (nos années 10), il est la figuration d'une beauté paradoxale dans « l'équilibre de sa fore radicale », de décennies qui accélèrent ce que sont les XX^e et XXI^e siècle sous le signe de la *disparition*.

« En grimpant sur la dune de l'autre côté de la route, je découvre l'immeuble dans son ensemble. Chaque ouverture, à chaque étage, semble remplie d'océan. On voit la mer partout à travers. Je n'en reviens pas. Que le Signal soit capable encore, après toutes les souffrances, d'offrir cette poésie folle, d'inventer ce paysage nouveau, de la mer en transparence, presque en symbiose ».



« Le Signal est romanesque » : Sophie Poirier, biographie d'un immeuble... <https://diacritik.com/2022/03/14/le-signal-est-romanesque-sophie-poirier...>

Face au Signal, impossible de rester indifférent. C'est l'expérience de Sophie Poirier, « tombée en amour de cet immeuble », c'est la fascination qu'elle inocule au lecteur du *Signal* et qui tient de la célébration comme du deuil. Il est l'un de « ces lieux pleins de soi qu'on laisse aux autres ». Si, longtemps, l'autrice a pu penser qu'elle était « la seule à comprendre ce qui arrivait ici », c'est bien son « je n'en reviens pas » qu'elle transmet à ses lecteurs, expression lexicalisée de l'étonnement depuis une sidération géographique : d'un tel lieu, *on ne revient pas* en effet, on y reste, aimanté par sa géométrie et sa beauté radicale, parce qu'il rappelle autant certains tableaux de Hopper qu'il annonce les catastrophes climatiques à venir. Le Signal concentre passé, présent et futur, il s'impose au réel comme il envahit l'imaginaire. L'« immeuble-sorcier » est un véritable « génie du lieu ».



Sophie Poirier, *Le Signal*, éditions Inculte, février 2022, 140 p., 13 € 90
Lire ici l'article d'Arnaud Jamin, « Sophie Poirier et le grand ensablement. Le Signal ».

Publié dans Livres, Rentrée d'hiver 2022 et tagué éditions Inculte, Christine Marcandier, Diacritik, immeuble, Le Signal, Rentrée d'hiver 2022, Sophie Poirier, Soulac. Ajoutez ce permalien à vos favoris.

Soutenez Diacritik

Faire un don

Recevez les alertes Mail



Le sable y est

L'immeuble Le Signal, à Soulac-sur-Mer, devrait être démolli cette année

À ENQUÊTER SUR UN BÂTIMENT VIDÉ DE SES HABITANTS, SOPHIE POIRIER CONSTRUIT ET HABITE SA PROPRE QUÊTE. UNE BELLE ARCHITECTURE DU TEMPS ET DE L'INTIME.

L'anglais a une expression pour le tourisme de la désolation : le « dark tourism ». Charters pour Tchernobyl, le Rwanda, Fukushima, etc. On connaît aussi, priée par les graffeurs, la mode *underground* de l'Urbex – « urban exploration » – qui consiste à crapahuter dans des friches d'usines, d'hôpitaux, de prisons, et autres lieux désaffectés et interdits au public. À le feuilleter trop vite, *Le Signal* pourrait donner l'impression de participer de l'une ou l'autre de ces tendances voyeuristes un peu troubles, ce que confirmeraient les photos à la fin du livre et le fait qu'il ait été précédé d'un blog, d'expos comme *Appartement témoin*, « Installation composée d'objets collectés autour de l'immeuble Le Signal (...). Mais *Le Signal*, empruntant son titre à son objet et sous-titré « Récit d'un amour et d'un immeuble », révèle une démarche plus secrète, plus intime, et pour le dire en un mot strictement littéraire.

Du reste, Sophie Poirier n'évite pas la question de son propre voyeurisme, intrusif et violent pour les occupants évacués en 2014 de cet immeuble condamné par l'érosion de la dune : quand eux découvrent, sur son blog, des photos de leurs appartements vides, où ils ont, dans l'urgence de la décision préfectorale, abandonné des meubles et objets personnels. Mais l'histoire de cette opération immobilière à Soulac-sur-Mer à la pointe du Médoc (une « fin des terres »), celle d'un immeuble dominant l'océan, avec vue imprenable sur la

marée et le phare de Cordouan, est de toute façon violente. Retracé dans sa chronologie, ses enjeux, financiers, sociologiques (des logements bon marché), historiques (l'amnésie : la ville avait déjà connu à la fin du XIX^e siècle des maisons écroulées), c'est le récit d'un fiasco, dramatique pour les occupants du Signal qui, ceci dit, avait mal démarré : « 76 logements au lieu des 200 envisagés », on a tôt renoncé à édifier plus d'un corps de bâtiment. De là à y entendre un mauvais signal, non. « Dans les années 1970, rappelez-vous : on peut habiter un immeuble qui s'appelle *Le Signal* sans avoir d'inquiétude. Pour quelque temps encore, donc, la vie ressemble aux Trente Glorieuses. Tout va bien. »

Une fois dressé l'état des lieux, clinique et bien documenté, ces conditions de la catastrophe, Poirier nous entraîne dans son errance mélancolique dans le ventre de la bête morte, un inventaire pudique, sans jamais s'y fixer, des vestiges de l'époque insouciante durant laquelle l'immeuble était habité, vivait. Débris d'histoires de vie, reliques – jouets, livres, ici où là une chaise en plastique –, rencontres fugaces avec des évacués, ou furtive avec « Éric », qui fait « le métier de bouquiniste avec celui d'écrivain » (les vieux lecteurs du *Matricule* l'auront reconnu). Dans le temps de cette humble archéologie, le lieu, qui a sa propre vitalité, se révèle aussi comme le témoin muet de sa transformation... en bains-drome : « c'est un coin pour ça, on donne des codes, il peut y avoir des

rendez-vous, ou des hasards, ou des inconnus. Ces zones à l'abri de la vie normale – où l'on peut se cacher autant que s'exhiber – sont des lieux pour jouir. Est-ce que ça compte ? » On comprend mieux le lien entre l'*« amour* » et l'*« immeuble* » : non pas seulement dans la charge affective, émotionnelle, pulsionnelle, que *Le Signal* concentre pour ceux, habitants, flâneurs, ouvriers du BTP, qui l'ont connu vivant ou le connaissent exsangue, mais dans le fait qu'il devient un temple où se joue un mystère, qui n'est autre que celui d'une écriture, très belle. Le lecteur l'éprouve à un point de bascule du récit, un chapitre en incise qui nous envoie ailleurs. « C'est sur une île grecque, parmi celles du Dodécanèse. Sur le plan de l'île, on lisait cette citation d'un poète grec ancien : Tu ne trouveras ni cap ni port pour y entrer et jeter l'ancre ». Rien de nouveau sous le soleil : « L'hôtel White Beach se superposait au Signal ».

La narration alors s'infléchit en une quête, où le vide que laissera la destruction du Signal ouvre sur d'autres pistes, intimes, tandis que l'autrice voit le livre s'écrire avec ses trouvailles, et ses aveux. « Je mens un peu, je ne dis pas tout. Je cherche le personnage principal de ce récit. » C'est certes *Le Signal*, et autre chose, à dégager des décombres. Ça s'appelle la littérature.

Jérôme Delclos

Le Signal, de Sophie Poirier
Inculte, 120 pages, 13,90 €

DEUX LECTRICES, UN LECTEUR, TROIS LIBRAIRES, ENTRE AUTRES.

Latest Post

Note de lecture : « Le Signal » (Sophie Poirier)

POSTÉ PAR HUGUES · 30 MARS 2022

D'un immeuble en bord de plage, puissamment symbolique et voué à la démolition, extraire une intense et poétique histoire d'amour incalculable.

x

Cette station balnéaire n'était pas comme les autres.

Les tamaris tordus ? Mais tous les fronts de mer ont les mêmes arbres penchés.

Les trottoirs de ce rose fané, avec des fissures ?

Ces vieux panneaux de signalisation en ciment effacés, absurdes ; une flèche bleu marine n'indique rien, sauf un but évident, une seule route ; un sens interdit, d'un rouge pâle ; une interdiction de tourner à droite devenue un monochrome blanc à peine lisible, on pouvait s'engager par erreur, s'en excuser.

Un front de mer délavé, souvent ensablé, inauguré en 1963. Depuis, les drapeaux de différents pays flottent en haut des mâts installés le long du boulevard. Maintenant, ils sont parfois remplacés par des oriflammes violettes et rose vif sur lesquelles est écrit Océanesque. La mairie a lancé des travaux pour le réhabiliter, des dates annoncées sur des pancartes, et apparemment du retard pour les entreprendre. Un monsieur m'avait expliqué : Ici, tout prend du temps, et parfois rien n'arrive.

Derrière le portail du musée du Souvenir, une mitrailleuse rouillée, éventrée, pointe en direction d'un éventuel visiteur. Le lieu, un préfabriqué usé, retrace l'histoire de la Seconde Guerre mondiale dans cette zone du Médoc parsemée de fortifications ennemis. Et des soldats allemands, les yeux dans les vagues, ont sûrement espéré en effet que rien n'arrive... À la pointe, la fin des terres, les dunes s'élèvent, et deviennent des forêts de pins.

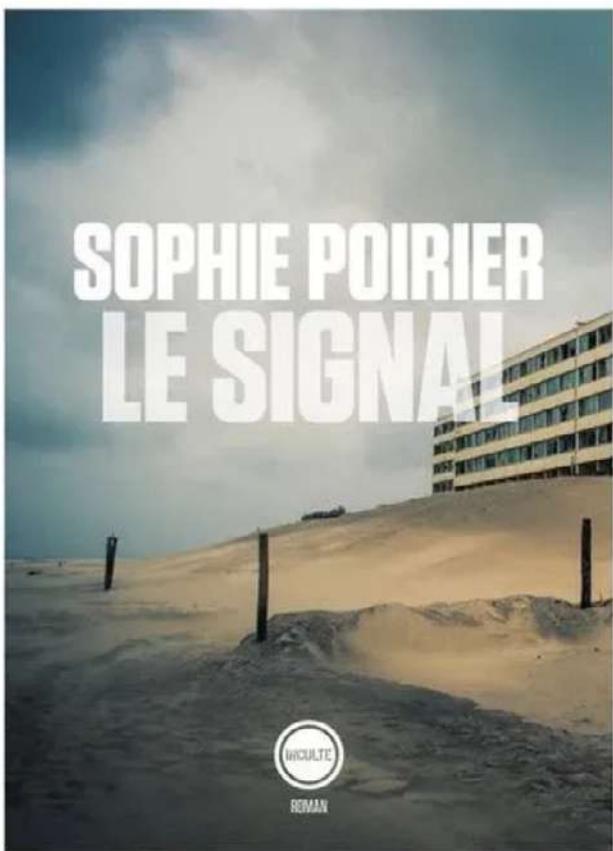
On aperçoit au large le phare de Cordouan. Là-bas, l'océan se mêle à l'estuaire de la Gironde, et la nuit, de l'autre côté, la ville de Royan s'éclaire.

Le vent souffle beaucoup sur ce littoral atlantique. Le sable passe par-dessus les murets et peut tout recouvrir en quelques heures, la route et les voitures, comme une tempête de neige. Le long du boulevard, la plage s'étire, immense, avec les baïnes dangereuses qui se forment selon les marées et les années. Parfois, le sable est arraché.

30/03/2022

30/03/2022 08:47

Charybde 27 : le Blog | Deux lectrices, un lecteur, trois libraires, entre autres.



L'océan l'emporte, des longueurs de plage peuvent disparaître en une seule tempête. La plage municipale est traversée de longues barrières de bois qui aident à le retenir. Des pancartes jaunes sont plantées au milieu des oyats : Dune fragile.

Le Signal est un immeuble résidentiel, construit en 1970 à Soulac-sur-Mer, sur le littoral atlantique médocain, à 200 mètres de la mer (à marée haute), à l'époque. Immeuble pionnier d'un vaste projet résidentiel ensuite abandonné (pour les raisons économiques souvent mystérieuses – ou non – qui affectent ainsi la promotion immobilière), il restera, seul, témoin d'une gentille ambition balnéaire n'ayant pas (suffisamment) pris en compte l'érosion, celle-là même qui hantait et creusait en 2020 le superbe et inquiétant « *Nos corps érodés* » de Valérie Cibot, et les quatre à cinq mètres que l'océan gagne ici tous les ans sur la terre... Déclaré inhabitable en 2014, il voit ses habitants expulsés presque du jour au lendemain par un froid arrêté préfectoral, habitants ensuite condamnés (en vertu de quoi : d'avoir voulu regarder la mer depuis leur « chez eux », sous les

encouragements et les assurances du capitaliste constructeur et de l'État certificateur étroitement alliés alors) à un long combat judiciaire pour obtenir une maigre indemnisation au bout de sept années de labeur désabusé.

D'une langue tour à tour subtile ou brutale, simple ou raffinée, Sophie Poirier, avec ce texte publié chez **Inculte Dernière Marge** en janvier 2022, nous invite à partager l'envoûtement de ce lieu devenu puissamment *multi-symbolique*, à partager son errance poétique en compagnie de son acolyte maître des images, Olivier Crouzel (dont il faut absolument visiter le site, [ici](#)), à s'immiscer dans une intimité géographique enfouie et bafouée pour en éprouver discrètement toute la résonance bien contemporaine.

x

Je ne me repère plus très bien, mais je pense que c'était le hall D. Je monte les marches derrière Olivier. Avec mes béquilles, je ne fais pas la maligne. J'essaie de ne pas penser à ce qui arriverait si soudain il fallait se mettre à courir.

Au premier étage, les portes des appartements sont fermées. Nous poursuivons. Toutes sortes de bruits se mêlent. Des multitudes de battements à toute vitesse, des sons métalliques, des cliquetis, des sons plus sourds, d'autres qui claquent comme des coups de fouet. Et puis de temps en temps, à faire sursauter, une porte, Blam ! Le vent sifflant, tranchant. Mais ce n'est pas de la vie ce qu'on perçoit, tous ces bruits passent sur le silence épais qui imprègne l'immeuble. Et en fond, permanent, à voir, à entendre, telles des voitures incessantes sur une autoroute, les vagues.

Au deuxième étage, une porte est entrouverte. L'appartement est vide. Au fond, devant la fenêtre, deux chaises sont installées. Comme si on nous attendait.

On s'est assis. Chacun à notre place. Silencieux. Le regard plongé dans l'océan. Ce n'était pas un immeuble,

30/03/2022

30/03/2022 08:47

Charybde 27 : le Blog | Deux lectrices, un lecteur, trois libraires, entre autres.

mais un bateau. J'étais captivée. Un choc esthétique. Poétique.

Dans un conte, ce serait l'endroit du sortilège. À partir du moment où je m'assois à cette place désignée, je suis liée pour toujours à l'histoire du Signal. Et, pour m'en défaire, peut-être, toutes ces choses à écrire.

C'est un des rares objets que nous avons volés, la chaise marron. Nous avons laissé l'autre, une chaise de jardin, verte, en plastique. Depuis, elle a disparu aussi.

Plusieurs mois après, devant Le Signal, nous rentrons le propriétaire d'un des appartements, à qui nous

raconterons la scène – cet instant précis où Le Signal s'est cristallisé en moi, dans une sorte d'image parfaite : les deux chaises côté à côté, l'organisation des regards tournés vers la mer, comme si notre venue était prévue, voulue, comme si tout coïncidait avec notre désir. Et sans savoir que c'était de son appartement qu'on parlait, nous lui avions avoué le vol de la chaise, comme une preuve de l'importance, de la beauté de ce que nous avions vécu. C'était sa chaise. Et c'était chez lui. Je ne me sentais pas très fière.

Malgré l'expulsion, il revenait certains soirs dans son salon : pour regarder la mer. Il avait acheté un appartement au Signal pour ça, parce qu'il aimait les éléments... Il ne nous en voulait pas, il préférait savoir que les voleurs étaient des poètes un peu fétichistes. Il nous a autorisés à la garder.

Le vol de la chaise marque le début de cette possession – de moi ou de l'immeuble, qui possédait l'autre ? -, peut-être nourrie de ce plaisir coupable de s'approprier, peut-être l'immeuble inversant sa fonction d'être habité, à tous les deux s'envahir.

x



Ancré simultanément dans les codes implicites et explicites de l'exploration urbaine, plus familière sous son condensat d'urbex (même si les conditions particulières de l'abandon du bâtiment le rapprochent sans doute davantage d'une situation à la Pripiat – à éprouver chez Patrick Imbert ou chez Emmanuel Lepage – que de celle, plus « normale » en apparence des friches de l'ex-RDA hantées avec brio par Nicolas Offenstadt), et de la psychogéographie (même s'il n'y a pas sans doute pas ici de dérive à proprement parler, au sens

situationniste qui continuait à irriguer par exemple le pas de Philippe Vasset et de son « Livre blanc » ou de Xavier Boissel et de son « Paris est un leurre », mais plutôt une profonde mise en poésie et en mystère, en s'appuyant le moment venu sur une unique et rusée résonance, celle de l'hôtel désaffecté White Beach en Grèce), « Le Signal » est une créature entièrement à part. On y retrouvera encore magnifiés sans doute le sens aigu de l'observation simultanément empathique et critique (au sens fort – et sain – du terme) que l'on pouvait déjà apprécier dans « Les points communs » en 2018 et sur le beau blog L'expérience du désordre (ici), en permanence, comme la capacité à jouer d'une écriture

30/03/2022 08:47

Charybde 27 : le Blog | Deux lectrices, un lecteur, trois libraires, entre autres.

majoritairement pudique ne dédaignant pourtant pas de soudains *coups de force*, pour dire énormément avec peu de mots et de rusés silences, capacité que l'on avait déjà ressentie un peu plus qu'en germe à la lecture de « *Mon père n'est pas mort à Venise* » et de « *La libraire a aimé* », il y a déjà un certain temps. C'est peut-être bien aussi qu'à nouveau, ce texte protéiforme est, en son centre pas si secret, celui d'une histoire d'amour, surprenante et intense – et que l'objet apparent en soi un immeuble voué à une prochaine destruction après avoir incarné d'humbles rêves prométhéens ne la rend que plus poignante dans sa magie.

Quelqu'un lui a choisi ce nom : Le Signal.

A la fin des années 1960, on pouvait donner des noms pareils aux immeubles. Cinquante ans plus tard, toute la ville regrette – dire qu'on projetait un plan d'urbanisme de neuf bâtiments identiques sur cette artère, plus un hôtel de luxe et un centre de thalassothérapie, des piscines, des commerces. Et maintenant, seul à cet endroit privilégié, on ne voit plus que lui, avec son nom de catastrophe.

La première ligne, on devrait le savoir, surtout ici au Nord-Médoc où on a la mémoire de la guerre, est celle des soldats qui ont peu de chances d'en réchapper.

x



Ce livre me tente :
je clique ici pour l'acheter
chez Charybde.



[Poster un commentaire](#)

[Notes de lecture 2022, Nouveautés](#)

Signal des temps

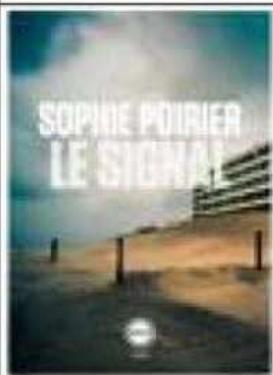
Construit à 200 mètres du rivage, à la fin des années 1960, l'immeuble Le Signal, à Soulac-sur-Mer (Gironde), n'en est plus qu'à 9 mètres, à cause de l'érosion marine. Sophie Poirier s'y introduit par effraction pour la première fois en 2014, alors que les appartements ont dû être abandonnés. L'expérience est saisissante : ce n'est pas une maison hantée, mais l'immeuble qui est le fantôme d'une autre réalité venue hanter l'écrivaine. Relique des « trente glorieuses » et spectre sur le point de s'évanouir, Le Signal devient pour l'autrice le foyer des contradictions qui nous turlupinent aujourd'hui : « *Je grandis dans les antithèses : ce qui était bon est devenu dangereux, ce en quoi il fallait croire n'a pas eu lieu, ce qui a été conçu comme un confort moderne et inaltérable va disparaître.* » Le bâtiment « aurait pu (...) nous rappeler

que nous sommes fragiles » – et c'est notre époque qui semble prise dans ce conditionnel passé sépulcral. ■

PIERRE-ÉDOUARD

PEILLON

► **Le Signal**, de Sophie Poirier, Inculte, 140 p., 13,90 €, numérique 10 €.





RÉCIT Sophie Poirier dit adieu au *Signal*, rêve vaincu par l'océan



Le Signal,
récit d'un amour
et d'un immeuble,
de Sophie Poirier,
éd. Inculte,
140 p., 13,90 euros

« Il suscite des commentaires, il est insupportable. » Le bâtiment ferme, côté sud, le front de mer. Il sert de toile de fond à une sculpture géométrique polychrome, la *Danse*, « point final ornamental » de la promenade le long du rivage de Soulac. Les promoteurs immobiliers, dans l'enthousiasme productiviste des années 1960, l'ont nommé *le Signal*. Elle se voit bien, en effet, cette barre de quatre étages beige clair. Trop bien, disent les habitants et quelques artistes ou défenseurs de

l'environnement qui l'appellent « la verrue », Sophie Poirier, elle, a aimé, « sans rationalité », ce bâtiment dont la fin est proche.

Construit entre 1965 et 1972, *le Signal* était un emblème de cette lucrative frénésie qui voulait transformer le littoral français en citésbourrées de vacanciers. Le programme prévoyait deux cents appartements, sans route à traverser, accès direct à la plage, « en première ligne ». L'expression évoque étonnamment la guerre et, ô ironie, n'est pas déplacée. Le rivage était situé à deux cents mètres des immeubles. Après quarante années d'érosion et quelques tempêtes, Xynthia et autres, il s'est rapproché de plus en plus vite. L'océan a gagné. Les vaincus, ce sont les habitants, souvent des retraités modestes endettés pour ces appartements bon marché, qui étaient venus

y passer leurs « vieux jours », comme disait le prospectus. En 2014, ils sont expulsés en dix jours. Un imbroglio juridique les prive d'indemnisation ; certains, en maison de retraite, continuent à payer des traitements.

Quand Sophie Poirier découvre *le Signal*, elle est frappée par cette atmosphère de catastrophe nichée dans la douceur balnéaire. Avec l'artiste Olivier Crouzel, elle s'insinue dans l'immeuble condamné, entre les chambres qui semblent attendre le retour de leurs occupants et les traces de fêtes clandestines. Ils donneront une performance pour la « Marée du siècle » de 2015. *Le Signal* ne s'est pas encore écroulé. Il sera détruit cette année. « S'il avait été plus beau, il aurait peut-être été sauvé. » Peut-être... ■

ALAIN NICOLAS

The screenshot shows a section of the France Inter website. At the top, there's a red header bar with the 'france inter' logo. Below it, a navigation menu includes 'Grille des programmes', 'Info', 'Culture', 'Humour', and 'M...'. A large, stylized red letter 'R' is positioned on the left side of the page.

Les conseils de vos critiques

- Frédéric Beigbeder : Le Signal, de Sophie Poirier (Inculte).
- Elisabeth Philippe : Normal People, Sally Rooney (Points).
- Jérôme Garcin : Romance, d'Anne Goscinny (Grasset).
- Olivia de Lamberterie : Lovesong, de Jane Sanderson (Actes Sud).
- Arnaud Vivant : Christophe intime, de Bénédicte La Capria (Albin Michel)

Références

Thèmes associés

Arts et divertissements Isabelle Autissier Clémentine Autain James Ellroy

FRANCE INTER ^
L'ÉTÉ COMME JAMAIS
Pourquoi aimons-nous contempler la mer ?

32:59 -10s



a) La démolition de « Signal » provoque un chagrin d'amour : « On est dans l'immeuble comme dans un bateau »

Sophie Poirier, autrice, a consacré un roman à cet immeuble de Soulac-sur-Mer menacé par l'érosion côtière, dont la destruction va commencer. « Cet immeuble, c'est une histoire d'humains. Il doit nous faire réfléchir. »

Par Emilie Brouze - Publié le 5 février 2023 à 18h00

Temps de lecture 5 min



« Le Signal » a été construit à la fin des années 60, face à la mer. Ses propriétaires, aux revenus modestes, s'imaginaient y couler leur retraite. Rattrapé par l'océan, le bâtiment a été évacué en 2014 pour « péril imminent », puis laissé à l'abandon.

Pendant plusieurs années, Sophie Poirier, autrice, est allée l'explorer. Son « obsession amoureuse » a donné lieu à un ouvrage intime et poétique, *« Le Signal »* (éd. Inculte, 2022). Entretien.

En 2014, vous pénétrez avec un ami vidéaste dans l'immeuble du « Signal », malgré les barrières et les panneaux d'interdiction. Quel est ce « choc esthétique et poétique » que vous dites avoir éprouvé ?

J'ai tout de suite été fascinée par la vue de l'océan. Quand on est dans l'immeuble, on est presque comme dans un bateau, ce qui n'était pas le cas il y a 50 ans, quand il a été construit à 200 mètres des vagues. Il y a cette vue incroyable, mais aussi une atmosphère, avec le sifflement du vent, le froid qui s'engouffre à travers les fenêtres cassées. Dans chaque appartement, il y avait un décor différent, une mise en scène singulière avec toujours, en toile de fond, le paysage océanique, comme un motif répétitif. Il y avait un côté cinématographique. Ce « choc esthétique » vient aussi de l'émotion que l'on a ressentie devant les traces de vie, de l'abandon.

Certains occupants sont effectivement partis précipitamment. Que restait-il dans ces appartements ?

Il y avait du mobilier, des livres, un matelas, un paquet de lessive éventrée... Dans certains logements, il restait même de la nourriture dans les placards. On sentait que les départs avaient été précipités. Je ne comprenais alors pas pourquoi : on savait qu'à cet endroit, la côte était menacée par l'érosion... Mais à partir du moment où l'arrêté préfectoral a été pris, les occupants ont eu quelques heures pour quitter les lieux.

Quand je suis entrée pour la première fois dans l'immeuble, cela faisait dix mois que les habitants étaient partis. Il avait commencé à être squatté, mais pas complètement, il y avait encore la vie. Les appartements ont ensuite été vandalisés, ce sont devenus des lieux de déferlement. Il faut dire que l'immeuble a été très peu protégé. J'ai vu des habitants revenir voir leur logement. Certains pleuraient sur le parking, c'était très violent. Moi la première, je suis entrée chez ces gens, quoiqu'avec délicatesse – ceux avec qui j'ai pu discuter ont compris que l'intrusion était attendue.

Certains habitants m'ont dit, depuis, que le livre les avait aidés à faire un deuil. Je donne de l'attention à cette histoire autrement que par le récit du combat financier et juridique.



L'immeuble « Le Signal » à Soulac-sur-Mer, en 2014 (OLIVIER CROUZEL)

Vous relatez, dans le livre, la rencontre avec le propriétaire de l'appartement aux deux chaises tournées vers la mer...

C'est le premier appartement que nous avons visité. Une estrade avait été construite de façon à pouvoir regarder, même assis, l'océan. Je raconte que c'est en m'assoyant sur l'une des deux chaises, face à la mer, que le sortilège m'a saisie. C'était assez spectaculaire à vivre. Je me suis liée à cette histoire. Nous nous sommes ensuite permis d'emporter la chaise marron, que l'on a toujours. Et puis un jour, lors d'une projection, un monsieur s'est arrêté, on a discuté et, fanfarons, on lui a rapporté le vol. « C'est mon appartement », nous a-t-il répondu. Ce monsieur habitait toujours Soulac et venait encore voir la mer dans son logement. Il l'avait acheté pour être face au vent, pour le rapport aux éléments. Comme il a compris qu'on était entre gens amoureux de l'océan, il nous a laissé la chaise.

Aujourd'hui, je regrette de n'avoir pas emporté d'autres choses du désastre. J'ai récupéré un dictionnaire et quelques yuccas que la tractopelle a arrachés du jardin du « Signal » pour préparer la démolition. On les a volés jeudi soir. On verra bien s'ils repoussent.

Vous vous êtes plongée dans l'histoire du lieu, autrefois plein de promesses... Lesquelles ?

L'accès direct à la plage. Les prospectus de l'époque vantaien des logements idéaux « pour vos vieux jours ». Cette construction s'inscrivait dans les programmes de la MIACA [Mission interministérielle pour l'aménagement de la côte aquitaine], pour le développement du tourisme sur le littoral. On a créé des stations balnéaires le long de la côte pour ne pas voir les Français filer sur l'autoroute jusqu'en Espagne. C'était la fin des Trente glorieuses. Le choc pétrolier n'avait pas encore eu lieu. A l'époque, les prospectives tablaient sur plus de 10 000 habitants supplémentaires à Soulac-sur-Mer...

L'immeuble, dont le permis a été déposé en 1965, est baptisé « Signal ». Quel nom ! Vous écrivez qu'il n'y a que dans les années 70 qu'on pouvait « habiter un immeuble qui s'appelle Signal sans avoir d'inquiétude ».

Aujourd'hui, ça ne passerait pas, oui. On m'a raconté qu'il y avait une antenne pour les bateaux, ce qui explique sans doute ce choix. Une dizaine de bâtiments devait être construits ici, seulement deux sont sortis de terre. Ils forment une masse rectangulaire, sans signe architectural esthétisant. A l'époque, ils ont été construits sur une dune. Du premier étage, certains disent qu'on ne voyait pas l'océan... Quand ils ont été évacués, l'eau n'était plus qu'à 9 mètres.

Mais les choses n'ont pas tout de suite été catastrophiques. Les habitants se sont dit qu'ils seraient protégés de la mer de la même façon qu'on s'imagine toujours protégé des catastrophes. Cet immeuble est aussi intéressant pour cela : ce ne sont pas les habitants les responsables, eux ont acheté un logement qui avait obtenu son permis de construire. C'est collectif : c'est un ensemble de responsabilités et d'irresponsabilités.



Une fenêtre du « Signal » à Soulac-sur-Mer (OLIVIER CROUZEL)

« Signal » est depuis devenu un symbolique. Son destin préfigure la façon dont on devra s'adapter aux effets du changement climatique. Quelles sont selon vous ses fonctions ?

Si je me suis mise à écrire ce livre, c'est aussi qu'avec cet immeuble, j'avais l'impression d'ouvrir des tiroirs. « Signal » parle du deuil des endroits où l'on a vécu, mais aussi de notre façon de vivre et de faire.

Moi, je suis né en 1970, comme « Signal ». L'immeuble raconte ces cinquante années de bascule : la fin des Trente glorieuses, le progrès... Les dalles amiantées faisaient partie des arguments de vente sur les prospectus, et cinquante ans plus tard, j'assiste au désamiantage de l'immeuble. Mon livre raconte comment les gens de ma génération doivent se défaire de toutes les représentations dans lesquelles ils ont été élevés : la compétition, la consommation... « Le Signal » a une force symbolique.

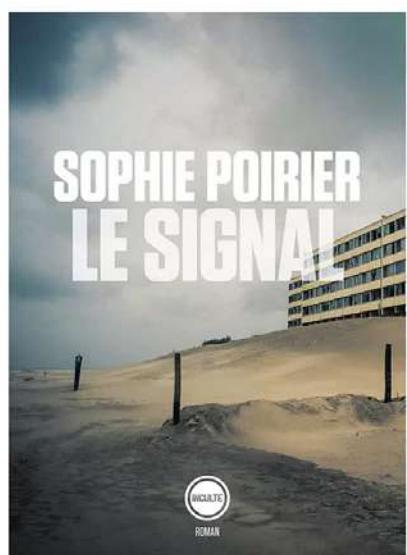
Il a cette fonction de dire nos empêchements, que l'on persiste dans l'erreur et qu'on accuse toujours les autres ou la nature, alors qu'on est tous embarqués dans cette histoire. J'ai croisé des gens qui me disaient « pour l'érosion, on savait », de la même façon qu'aujourd'hui, on sait plein de choses et on fait quand même. Quand on parle du climat, on a cette tourmente « à l'horizon 2050 », qui paraît très loin et pas très grave... « Le Signal » parle aussi de nos résistances.

Qu'allez-vous garder du « Signal » ?

Je ne sais pas encore. J'ai choisi de finir le livre avant sa fin, pour garder mon imaginaire et la poésie. Ce travail a été une expérience d'une grande intensité, une expérience littéraire passionnante. Il m'a permis un cheminement dans ma relation à l'écologie, aux métamorphoses obligatoires.

Ce vendredi matin, j'ai assisté au lancement du démantèlement du bâtiment. Le ministre est monté dans la grue qui a déchiré un morceau de l'immeuble... Il a tenu bon. Cet immeuble, c'est une histoire d'humains. Cela doit nous faire réfléchir : si une tempête l'avait détruit, on aurait pu donner la nature pour responsable. Mais ce sont finalement les humains qui s'en sont chargés... Cela ferme une boucle.

Il y aura bientôt une dune à cet endroit. Ce sera sans doute très beau.



« Le Signal » de Sophie Poirier, éditions Inculte

CONTACT

Édition Inculte

Direction Claro

Relation presse

Cécile Mariani

c.mariani@actes-sud.fr

Sophie Poirier

06 25 99 29 20

contact.sophiepoirier@orange.fr